C. Vreede-de Stuers

In memoriam Jeanne Cuisinier

In: Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde 120 (1964), no: 4, Leiden, 389-392

This PDF-file was downloaded from <http://www.kitlv-journals.nl>

IN MEMORIAM JEANNE CUISINIER

C'est à Djakarta que j'ai rencontré Jeanne Cuisinier pour la première fois; ce fut si je ne me trompe en 1955. Elle devait alors avoir dépassé la soixantaine.

Elle était alors à l'apogée de sa carrière scientifique qui pendant vingt ans avait été riche en résultats dus à de multiples recherches sur le terrain, en Malaisie (*Danses magiques de Kelantan*, 1936), en Indochine (*Les Mu'd'ng*, 1948; *Prières accompagnant les rites agraires chez les Mu'd'ng de Mându'c*, 1951), et en Indonésie (*Sumangat; l'âme et son culte en Indochine et en Indonésie*, 1951; *La danse sacrée en Indochine et en Indonésie*, 1951). Elle venait de faire des cours d'Ethnologie générale à l'Université Gadjah Mada de Djokjakarta, invitée par cette université nationale née de la lutte indonésienne pour l'indépendance. Cette invitation souligna de façon éloquente la réputation, politique autant que scientifique, que Jeanne Cuisinier s'était acquise parmi les peuples nouvellement affranchis de l'Asie du Sudest.

Cependant cette première rencontre de Djakarta ne marquait pas encore le début de relations suivies: celles-ci ne datèrent que de l'année où, étant toutes deux rentrées en Europe, elle m'offrit l'hospitalité dans son appartement de la rue Lacretelle, petit appartement où les souvenirs concrets de ses multiples voyages s'entassaient parmi les innombrables livres et documents qui constituent les outils de travail indispensables de l'ethnologie moderne. Ce fut l'année 1956.

Elle était en train de corriger les épreuves d'un livre sur *Le théâtre d'ombres à Kelantan*, qui devait paraître en 1957, à la veille même du jour de la soutenance de ma thèse sur la femme indonésienne à la Sorbonne. Cette coïncidence peut sembler fortuite; elle était au contraire symbolique de la convergence de nos intérêts scientifiques et humains: dans la *Revue des Etudes Islamiques* (1956) avait paru un article de sa main sur "Les Madrasah féminins de Minangkabau", résultat de sa visite à une institution musulmane pour jeunes Indonésiennes, oeuvre remarquable d'une femme, Rahma El Junusia de Minangkabau, que vingt ans auparavant j'avais moi-même rencontrée à ses débuts et que

dans ma thèse je devais qualifier comme ayant été à Sumatra parmi les précurseurs les plus représentatifs du mouvement féministe et pédagogique moderne. Ainsi ce fut notre commun intérêt pour l'émancipation féminine, qui en Indonésie fut si étroitement liée à la révolution nationale et sociale, qui a été le point de départ d'une amitié durable depuis cette année 1956.

Ces questions spécifiquement féminines ne l'empêchaient du reste nullement de s'intéresser aux sujets les plus variés, d'ordre religieux et rituel, comme en témoignent ses articles sur "La guerre des Padri" dans les *Archives de Sociologie des Religions* (1959), et "Les pèlerinages en Indonésie" dans un volume consacré aux pèlerinages (*Sources Orientales* 3, ed. du Seuil, 1960).

Elle repartit ensuite pour l'Indonésie, non sans avoir terminé auparavant son introduction aux *Lettres de Raden Adjeng Kartini*, traduites par Louis Charles Damais (1960). Dans cette introduction Jeanne Cuisinier est parvenue à broser en quelques pages la toile de fond de cette époque de réveil national, qui fut en même temps un réveil social, auquel la femme indonésienne a participé activement: sujet qui lui tenait à coeur autant qu'à moi et dont nous nous sommes entretenues bien des fois.

Jeanne Cuisinier repartit donc en 1960 pour l'Indonésie. Cette mission, qui devait être la dernière, lui fut confiée par le Centre National de Recherches Scientifiques. L'objet en était l'étude du rituel familial dans l'île de Bali, et Jeanne se proposait de profiter en outre des arrêts à l'aller et au retour, à Java et en Malaisie, pour contrôler et compléter les données déjà recueillies sur la condition religieuse des femmes indonésiennes et malaises. Partie le 7 août, elle s'arrête d'abord à Moscou pour assister au XXVe congrès des Orientalistes. Arrivée ensuite à Djakarta, elle m'envoie un mot disant "Je me suis retrouvée avec joie en Indonésie".

Elle s'installe alors à Bali, terrain de recherches nouveau pour elle. A son âge, malgré son état de santé si précaire, elle ne recule pas devant l'inconnu, attrayant et intimidant à la fois pour tout chercheur scientifique. Elle aurait pu retourner à Djokjakarta, au Minangkabau, à Kelantan, pour y comparer l'état de choses actuel avec ses expériences passées vieilles de quatre ans, dix ans, trente ans. Mais elle a préféré affronter l'expérience toute nouvelle de la vie balinaise, dont elle attendait le parachèvement de ses études indonésiennes.

Sa santé, rendue fragile par la permanence d'un asthme cardiaque de plus en plus accentué, n'a pu s'améliorer malgré un climat plutôt

clément. C'est que — notre grande famille de 'fieldworkers' ne l'ignore pas — le travail sur le terrain n'est pas de tout repos, même pour un jeune chercheur dans la force de l'âge. Dans une lettre datée du 7 avril 1961 et envoyée d'Ubud (à Bali) elle me dit en décrivant brièvement le déroulement des cérémonies de crémation :

"Pluie déluvienne quand le cortège est arrivé. Que j'ai été trempée "jusqu'aux os n'était qu'un petit malheur, malgré la fièvre qui a suivi "ma saucée. Mais les deux appareils fotogr. prêts à fonctionner "trempés aussi ... ça risque d'être plus grave."

La perte de quelques pellicules ne l'a pas empêchée de fournir un très intéressant article sur "La crémation du radja de Bangli" à *France-Asie* (sept.-déc. 1962). Mais elle-même ne s'est pas vraiment remise des fatigues de ce dernier voyage dont elle est retournée à Paris au début de septembre 1961.

"Je suis rentrée depuis 12 jours", m'écrit-elle le 20 septembre, "très "fatiguée et en pleine crise d'asthme. J'aimerais vous parler longuement "de Bali. Je suis encore trop flemme (ou peut-être encore trop lasse) "pour vous donner aucun détail écrit. Je n'ai encore repris aucune "activité."

La "flemme" n'a pas duré longtemps. Jeanne ne s'est pas laissée faire : elle a fait face à la lassitude causée par les crises d'asthme de plus en plus rapprochées. Elle n'aura plus la force de finir un livre. Elle terminera encore des articles comme celui sur "Les danses sacrées à Bali et Java" dans *Les Sources Orientales* 6 (Seuil, 1963). Dans la même année avait paru un article, écrit avant son voyage à Bali, sur "Islam et matriarcat à Minangkabau" dans les *Cahiers de l'Institut de Science Economique Appliquée* (juillet 1963). L'épuisement physique croissant l'obligera à faire un séjour prolongé dans une clinique où je l'ai trouvée, la bouteille d'oxygène près d'elle, vaillante comme toujours, assise à une petite table de travail à côté de son lit, m'entretenant de l'article qu'elle était en train de rédiger.

Dans cette même année 1963 elle a encore trouvé la force de se rendre à Amsterdam pour consulter certaines publications à l'Institut Royal des Tropiques, où se trouve notre Institut pour les études sociologiques de l'Asie du Sudest. Dans notre admiration pour la ténacité indomptable de sa conscience de chercheur scientifique, notre équipe s'est évertuée à lui épargner toute fatigue de recherche inutile. C'est la dernière fois que je l'ai vue.

Quelque temps après un petit mot rempli de souhaits de "bon voyage et bon travail en Inde", où je devais me rendre fin 1963, a été le dernier

encouragement reçu de cette camarade de route fidèle et dévouée, dont le grand savoir fut toujours empreint d'une sympathie profonde pour les êtres humains et les civilisations qui faisaient l'objet de ses études, ce dont témoignent éloquemment tant de pages vécues de son oeuvre scientifique.

Il y a quelques semaines un ami commun devait me téléphoner la triste nouvelle de sa mort malgré tout inattendue.

Laren, *Juin 1964.*

CORA VREEDE-DE STUERS